

Au printemps, je bâclai un conte que je dédiai à d'Annunzio et qui mit à l'épreuve l'affection de mon meilleur ami.

Je partis aux Dardanelles avec « Les Vierges aux Rochers ». « Pas de femmes », avait dit Joffre.

Au retour de ma croisière, à Toulon, une infirmière ravissante qu'un bec-de-lièvre avait jetée dans la dévotion, me donna les « Cinq Grandes Odes ». Cela faisait trop de coups de soleil.

A Paris, au fond d'un hôpital, j'improvisai des brochures pour défendre Nietzsche et des pages dont je ne savais trop ce qu'elles étaient. L'année suivante j'étais à Verdun.

A la suite d'un accident, je me retrouvai en Auvergne puis à Paris où j'écrivis de plus en plus de pages dont je ne savais trop ce qu'elles étaient.

Je les montrai à une jeune fille que je courtais, qui les montra à une amie, qui les montra à un poète, qui les montra à un éditeur.

Tous me dirent que c'était de la poésie.

J'avais aussi envoyé du papier à Paul Adam qui écrivit un article où il avait cité mon nom et de ces phrases dont je ne savais pas trop ce que c'était. Il disait aussi que c'était dans le genre de Rimbaud et Whitman.

Je ne les avais jamais lus. Mais si je ne connaissais pas mes grands-oncles, je connaissais mes oncles. J'achetai un Rimbaud. Encore un coup de sang. Il n'y a pas à avoir de pitié pour les jeunes hommes sanguins. Je n'étais plus en retard que de quelques pages : je connaissais l'unanimité. J'avais ouï parler du futurisme par mon grand-père, embusqué en 70 et lecteur du *Figaro* où Marinetti avait ses entrées.

Je connus Sic, le cubisme. Je publiai à Sic un poème écrit en 1917 mais pensé trois ans avant ma naissance par quelque prédécesseur.